

George Cœdès
La vie méconnue d'un découvreur de royaumes oubliés



George Cœdès (1886-1969)

Bernard Cros

**Ingénieur en chef de la Marine, membre de l'Académie du Var,
petit-fils de George Cœdès**

Préambule

George Cœdès fut directeur de l'EFEO de 1929 à 1946, après en avoir été nommé pensionnaire en 1912 et membre en 1914. De 1904 à 1969, il a consacré l'essentiel de sa vie à la connaissance des civilisations anciennes de l'Asie du Sud-est et à la diffusion de son savoir, acquis autant dans les bibliothèques et les pagodes que sur le terrain. L'ampleur de sa contribution écrite en fait, même près d'un demi-siècle après sa disparition, une référence incontournable pour ceux qui se penchent de près sur l'histoire ancienne de la péninsule indochinoise. L'homme public est cependant progressivement entré dans l'ombre, à mesure que s'estompent à leur tour les représentants des générations qui l'ont directement côtoyé. Quant à l'homme privé, il n'était connu que de ses proches collaborateurs ou de ceux - la plupart de ses élèves - qu'il recevait à son domicile parisien après 1947. L'homme était discret, vivant au milieu de sa nombreuse famille comme au sein d'un havre apaisant. Cet article, basé sur les archives de l'EFEO, les papiers privés qui y sont déposés ou les papiers de famille, vise à faire mieux connaître le cheminement personnel d'un homme qui a étroitement combiné durant 65 années son parcours tant privé que professionnel. Il reprend la présentation faite lors de la conférence prononcée par l'auteur à l'INALCO dans le cadre des conférences de l'AEFEK, le 29 mars 2017.

Aux origines de la famille Cœdès

Le premier ancêtre connu de George Cœdès est François-Ignace, qui fait baptiser son fils Joseph-Ignace à Strasbourg le 2 avril 1704. Dans les recherches généalogiques qu'il effectue au début du XX^e siècle, George Cœdès présume que la famille est originaire de la ville de Szöd en Hongrie. Le patronyme de l'épouse de François-Ignace, Marie Magdeleine Bende, confirme le faisceau de présomptions quant aux origines hongroises. C'est à Paris que Joseph-Ignace (1740 - 1820) effectuera sa carrière professionnelle, comme haut fonctionnaire de l'administration royale des finances. Deux de ses quatre enfants suivront un parcours analogue, comme fonctionnaires des finances. Un troisième suivra une voie comparable, comme fonctionnaire des vivres. Joseph-Stanislas (1779 - 1858), deuxième enfant de Joseph-Ignace aura à son tour deux enfants, dont Louis-Eugène (1810 - 1905), artiste peintre en vogue à Paris. Élève de Léon Cognet, Louis-Eugène s'illustre en peignant les membres de la haute bourgeoisie et du monde artistique. Exposant pratiquement chaque année au Salon de 1831 à 1882, il est remarqué par Delacroix, est en relation avec Ary Scheffer et a également des élèves. Les trois fils de Louis-Eugène sont, soit employés dans la banque (Albert et Hippolyte), soit compositeur de musique (Auguste Charles). Hippolyte (1845 - 1917), le cadet des enfants, sera le père de George. Employé, puis gérant de banque, il exercera durablement comme banquier-changeur au sein d'une charge voisine de la Bourse. Pratiquant la peinture à ses heures de loisirs, Hippolyte est membre de la Société des artistes et expose au moins une fois au Salon. Madame Cœdès est née Marie Carette, fille d'un avoué de Melun.

L'examen de l'ensemble des membres de la famille Cœdès et de leurs conjoints, sur les quatre générations allant de Joseph-Ignace à George, met en évidence une répartition pratiquement par moitiés entre des artistes et des financiers. Seules quelques personnes, dont George, échappent à cette sorte d'usage naturel. Appartenant à la bourgeoisie parisienne aisée mais non luxueuse, les Cœdès résident en ordre dispersé dans les quartiers du centre-ouest et ouest de Paris¹. Louis-Eugène et Hippolyte résident notamment dans le 8^e et le 16^e arrondissements. Peu après la naissance de George (10 août 1886, au 88 rue de la Pompe), Hippolyte et sa famille emménagent au 83 boulevard de Courcelles, dans le récent quartier de la plaine Monceau.

Enfance et jeunesse (1886 - 1902)

Georges est le troisième d'une fratrie de quatre enfants ; Jeanne (1878 - 1949), Marthe (1881 - 1884), Paul (1894 - 1918). Son enfance est rythmée par les promenades au parc Monceau, au bois de Boulogne et les réunions familiales chez les nombreux oncles/tantes et leur progéniture. Manifestement influencé par Eugène Boudin, Hippolyte fait régulièrement profiter sa famille de courtes escapades sur les bords de la Manche, entre Dieppe et Honfleur. Influence impressionnistes ? Toujours est-il que les localités telles que Joinville, Eragny ou la vallée de Chevreuse apparaissent dans les photos de la prime jeunesse. Sur le plan scolaire, le cours privé de Jeanne Leroy-Allais² accueille le petit Georges en 1893-1894. De la classe de 7^e au baccalauréat, Georges effectue ses études, classiques, au lycée Carnot. Situé non loin du domicile familial, le lycée Carnot, avec sa cour couverte par Eiffel, est un établissement récent construit en 1877. Plusieurs des amitiés nouées par Georges durant sa scolarité seront durables. L'élève est brillant et discipliné tout au long de sa scolarité ; il participe au concours général dans plusieurs matières et remporte le 2^e accessit de thème latin en 1901. Quelques appréciations de ses professeurs ont un goût savoureux, à l'aune de son avenir scientifique : « doit attacher une plus grande importance à l'explication d'un texte », ou bien : « ferait avec profit quelques lectures d'histoire et de géographie » ...

Les études secondaires sont centrées pour Georges sur l'étude de la langue allemande, qu'il se destine à enseigner. Cependant, l'approche de la rentrée 1902 le place face à son destin. Au mois de septembre, il va visiter au jardin d'Acclimatation du bois de Boulogne la « Caravane indienne » de Carl Hagenbeck. Impresario de cirques, comme il se désigne lui-même, l'Allemand Hagenbeck exhibe à travers l'Europe des groupes humains « exotiques », afin d'édifier les spectateurs occidentaux. Quel que soit le jugement que l'on peut aujourd'hui porter sur ce genre de manifestations où l'être humain est mis en scène, cet événement est une révélation pour l'adolescent. Il en rapporte une série de cartes postales signées par les Malabars

¹ On relève, entre autres adresses : rue du faubourg St Honoré, rue de la Tour d'Auvergne, rue Vivienne, rue Bayard, avenue Montespan, rue Chauchat.

² Romancière et essayiste, sœur d'Alphonse Allais.

et quelques prises de vues faites par ses soins. Il conservera le tout dans une pochette en carton sur laquelle sa main inscrit « Origine de ma vocation ».

Formation et études universitaires (1902 - 1911)

Tout en consacrant son parcours aux études germaniques, Georges Cœdès accorde une importance croissante à l'indianisme. À partir de 1903 il passe ses jeudis après-midi à la bibliothèque du musée Guimet³, pour s'initier au sanskrit. L'année suivante il est admis à l'École pratique des hautes études (EPHE) dans les sections des sciences historiques et philologiques et des sciences religieuses. Il y fait la rencontre décisive pour sa vie de ses trois maîtres : Louis Finot, Sylvain Lévi et Alfred Foucher. De ces années à l'EPHE resteront des liens indéfectibles entre le jeune sanskritiste et ses trois *guru*. Dès 1904 - il a tout juste 18 ans - il publie son premier texte, consacré à la traduction d'une stèle⁴. Désormais, Georges adopte l'écriture « à l'anglaise » de son prénom en signant George. Le cursus germanisant l'entraîne à Heidelberg en septembre 1904, pour un séjour « en immersion » dans une famille allemande. Il en profite pour s'accoutumer à la culture germanique en visitant les localités des environs ; Mannheim, Spire, Francfort. Muni en 1905 d'une licence ès-lettres allemandes, il obtient en 1906 le DES de lettres et langue allemandes, après avoir rédigé un mémoire sur Friedrich Rückert (1788 - 1866), un orientaliste allemand. Le brillant étudiant décide de poursuivre ses études germaniques à l'université de Berlin pour l'année universitaire 1906-1907. Il rejoint la capitale allemande au terme d'un voyage d'études effectué dans le cadre de l'EPHE et avec une bourse accordée par la Préfecture de la Seine. Son périple de sept semaines (septembre-novembre 1906) le conduit à Londres, Anvers, La Haye et Leiden, notamment. Il y rencontre plusieurs sanskritistes étrangers de renom et y consolide ses connaissances en écumant les bibliothèques indianistes.



III. 1. George Cœdès à sa table de travail vers 1904.

Le studieux élève du lycée Carnot entame ses études orientales dans sa chambre du boulevard de Courcelles.

³ C'est dans la rotonde du musée qu'il assiste en 1905 à une *Danse des sept voiles* présentée par Mata-Hari.

⁴ « Inscriptions de Bhavavarman II, roi du Cambodge », dans le *Bulletin de l'EFEO*, de juill.-sept. 1904, n° 4 (3), pp. 691-697.

L'année berlinoise se déroule au sein d'une pension de famille ; les cours relatifs à la civilisation allemande sont complétés par des leçons de sanskrit prises chez Richard Pischel. Les fins de mois sont améliorées grâce à des leçons de conversation et de lecture de l'allemand dispensées à des Français. George s'acculture en fréquentant régulièrement les salles de concert, où il assiste aux représentations d'opéras contemporains. Il enrichit ses connaissances culturelles germaniques en visitant les principales villes (Munich, Nuremberg, Dresde, ...) et en y admirant les œuvres d'art. Les vacances d'été 1907 lui offrent l'occasion d'un court périple sur les rives de la Baltique, de Rügen à Copenhague, en passant par Malmö et Helsingborg. Le retour à Paris a lieu fin 1907 ; après le rituel stage pédagogique en vue de l'agrégation, il est nommé professeur délégué d'allemand au Petit lycée Condorcet à la rentrée de 1908.

Le sanskritiste qui sommeille dans le germanisant se montre néanmoins de plus en plus actif. La profondeur et l'intensité de sa vocation sont immanquablement remarquées au sein de l'EPHE. Les publications s'enchaînent à un rythme qui ne se démentira jamais plus ; stèle de Ta Phrom en 1906, inscriptions du Champa et du Cambodge en 1908, stèles de Tep Pranam et inscriptions de Bat Cum la même année. Les réunions chez Lévi ou Finot se succèdent régulièrement, contribuant à affermir une vocation désormais bien ancrée.

Sursitaire depuis 1906, le jeune conscrit finit par être appelé sous les drapeaux pour un service militaire alors fixé à deux années. Il est incorporé comme sapeur auxiliaire au 3^e régiment du Génie en octobre 1909. Le régiment tient ses quartiers dans la citadelle d'Arras. Rapidement identifié parmi les rares universitaires de sa classe, George est désigné comme bibliothécaire. La bibliothèque est fréquentée par les officiers du régiment et les services de l'école régimentaire. Ces conditions laissent du temps libre, car les officiers fréquentent la bibliothèque en dehors des heures de service. George dispose ainsi de temps pour continuer ses études orientalistes. Ses permissions épisodiques lui permettent de retrouver la famille et de rencontrer ses maîtres parisiens. C'est dans le cours de 1911 que se révèlent ses choix de carrière sur le terrain asiatique. En avril 1911 il prend part à un déjeuner donné en l'honneur du gouverneur général de l'Indochine, Antony Klobukowski. Peu de temps après, il est reçu au Ministère des colonies et y rencontre Albert Sarraut en septembre. Les premières pierres de son avenir indochinois s'élèvent sur les fondations scientifiques qu'il a patiemment posées depuis plusieurs années.

Après sa libération du service militaire en septembre 1911, les événements s'accroissent en direction de l'Asie. Le diplôme de l'EPHE est décerné en novembre 1911, sur la base d'un mémoire consacré aux bas-reliefs d'Angkor. Le 9 décembre, George Cœdès est nommé pensionnaire de l'EFEO. Il vogue d'ores et déjà vers l'Indochine, à bord du paquebot *Tonkin* où il a pris place le 2 décembre à Marseille.

Les débuts en Asie (1911 - 1917)

Débarquant à Hanoi le 3 janvier 1912, George Cœdès y est accueilli par son jeune camarade Léonard Aurousseau, en l'absence du directeur Claude Maître. Nommés pensionnaires de l'EFEO au même moment, les deux jeunes hommes fraternisent rapidement, partageant leurs moments de loisirs. George se déclare sans délai très enthousiaste ; les manuscrits conservés dans la bibliothèque de l'école le comblent, tout autant que le bon accueil dont il bénéficie dans les pagodes où il se met en quête de documents anciens ; « je suis heureux comme un roi dans notre bibliothèque très riche », confie-t-il à sa famille avec qui les relations épistolaires demeurent constantes. Le Tonkin n'excitant pas sa passion épigraphique, il brûle de se rendre rapidement au Cambodge : « C'est une terre promise, tous les gens sont unanimes à déclarer que c'est le pays le plus beau et le plus agréable de l'Indochine ». Satisfaction lui est donnée sans tarder, puisqu'il y est envoyé en mission dès mars 1912. Accueilli par les principaux notables français et par certains ministres cambodgiens, il noue de fructueuses relations avec les bonzes dans les pagodes. Les rudiments de langue cambodgienne patiemment acquis à Paris avec l'aide du bonze Hak trouvent leur perfectionnement à Phnom Penh. L'intérêt qu'il manifeste sans réserve à la connaissance de la civilisation khmère lui permet de se faire bien accepter par les bonzes, qui l'honorent de leurs visites à son propre domicile : « Les Cambodgiens qui, de la rue, les voient entrer chez moi, doivent me prendre pour un personnage considérable, car ce n'est pas souvent qu'ils daignent honorer les laïcs de leur présence ». Son apprentissage de la langue s'en trouve ainsi grandement facilité et accéléré.

C'est au printemps 1912 que George Cœdès découvre enfin Angkor. Il y effectue une tournée de 6 semaines⁵ en compagnie de Jean Commaille. Le voyage s'effectue dans les conditions d'aventure auxquelles sont encore couramment confrontés les membres de l'EFEO : déplacements en chaloupe à vapeur, à dos d'éléphant, matériels transportés par des charrettes à bœufs, hébergement dans des cabanes au gré des escales dans les villages. Il tire profit de ce premier voyage pour estamper des inscriptions, découvrir des nouveaux noms de rois khmers, faire dégager les abords de monuments pour les rendre accessibles. Il est définitivement conquis par le pays et caressera ultérieurement, pour un temps, l'idée de prendre la suite de Commaille comme conservateur d'Angkor.

Parmi les ministres cambodgiens, George Cœdès se lie plus particulièrement avec Ponn⁶, ministre de la Guerre et de l'Instruction publique, dont il devient un commensal et fréquente régulièrement la résidence secondaire à la campagne.

⁵ Du 21 avril au 27 mai.

⁶ *Samdach Cakrei Pich Ponn* (1867 – 1932) est également ministre des Travaux publics. Il est apparenté par cousinage au roi Norodom. Voir également la notice consacrée à ce haut-dignitaire khmer par Khing Hoc Dy, « Samdach Cakrei Pich PONN (1867-1932) », *Bulletin de l'AEFEK*, n° 19, avril 2014.

L'année 1912 s'avère décisive pour l'avenir personnel de George. Il fait, par l'entremise de Ponn, la connaissance d'une jeune cambodgienne, Neang Yap, dont Ponn est oncle par alliance. L'union est scellée « à la cambodgienne » dans le courant de l'année. La jeune madame Cœdès est apparentée à l'aristocratie cambodgienne et liée aux milieux monastiques ; son mari voit ainsi son accès à la culture et à la connaissance locales largement facilités. Son intérêt poussé et sa connaissance approfondie de la civilisation khmère lui avaient déjà permis d'acquérir une légitimité auprès de ses interlocuteurs cambodgiens. Désormais il est considéré comme parfaitement intégré au peuple dont il étudie la civilisation ancienne et qui a conquis son cœur sous toutes les formes.

De retour à Hanoi en décembre 1912, George Cœdès n'a de cesse de retourner au Cambodge⁷, ce qu'il fera au printemps 1914. Entre-temps il est nommé membre de l'EFEO, par suite du décès brutal d'Edouard Huber. Lors de son séjour à Phnom Penh il est mis à contribution par Ponn qui préside une commission mise sur pied pour élaborer un dictionnaire de cambodgien. À la fin de 1914 il prend une part active à la création de l'école de pāli fondée à Phnom Penh pour unifier l'enseignement religieux. Celle-ci sera inaugurée le 26 juillet 1915 en présence des autorités cambodgiennes et françaises. George Cœdès n'exerce aucune fonction définie dans l'école mais il peut se flatter d'en avoir été le principal artisan.

Le séjour cambodgien est mis à profit pour « écumer » les provinces en quête de manuscrits. Le savant est maintenant connu dans la plupart des pagodes et y reçoit un accueil bénéfique. Non content d'y recenser et collecter de nombreux textes, il se voit systématiquement offrir par les bonzes des présents constitués de fruits et primeurs locaux, dont il est devenu gourmet.

Le champ des études épigraphiques et archéologiques s'étend progressivement en ampleur et en profondeur. Si la série des *Etudes cambodgiennes* a commencé en 1911 avec 6 publications, elle se poursuit en 1913 avec la publication de 5 autres textes. Différents textes sont consacrés à partir de 1914 aux inscriptions d'Angkor Vat, d'Angkor Thom, du Bayon entre autres. Les études commencent à porter sur la dynastie de Sukhodaya et le royaume de Çrivijaya, sur les monuments du Champa, tous éléments d'un vaste puzzle civilisationnel que George Cœdès s'attache à reconstituer patiemment pour sortir de l'oubli les anciens peuples de la péninsule indochinoise.

La Première Guerre mondiale touche directement George Cœdès, même si celui-ci est maintenu à son poste, n'étant pas mobilisé du fait de sa position militaire d'auxiliaire. Son jeune frère Paul, ingénieur chimiste est mobilisé en 1916 comme officier de réserve dans l'Infanterie, malgré son emploi dans l'industrie des gaz de combat. Plusieurs cousins Cœdès⁸ et anciens camarades de lycée⁹ sont également

⁷ « Je quitte à regret ce pays où je me suis beaucoup plu et où je laisse tant de sympathies. Je compte bien revenir l'an prochain ».

⁸ André Cœdès capitaine d'administration, René, caporal au 41^e RI, etc.

⁹ Tels André François-Poncet et Léon Rheims, à Toul avec Sarraut en 1915.

sous les drapeaux. L'irrégularité du courrier, menacé par les sous-marins allemands lorsqu'il n'emprunte pas la voie transsibérienne, ne fait qu'entretenir et accroître les inquiétudes familiales tant à Paris qu'en Asie. C'est l'époque où la famille Cœdès prend son essor en Asie. Trois fils naissent successivement année après année ; Paul en 1913, puis Pierre en 1914 et Louis en 1915.

Entre décembre 1914 et février 1915, George Cœdès effectue une mission au Siam, dont les richesses archéologiques méconnues suscitent l'intérêt de l'EFEO, bien que le pays ne soit pas dans l'espace administratif indochinois. Les premières impressions sur le pays ne sont pas favorables dans le regard Cœdès. Le climat y est plus sévère qu'au Cambodge, les Siamois sont d'un abord distant. Cependant les premiers contacts avec le prince Damrong¹⁰ sont d'emblée cordiaux et fructueux. Une tournée effectuée peu après l'arrivée à Bangkok, à Lopburi et Savankalok, modifie radicalement les premières impressions de George Cœdès. Les réalités de l'archéologie siamoise conquièrent le savant épigraphiste. Le Siam est pour lui un sujet d'étude indissociable de l'histoire du Cambodge ; il s'attache à en distinguer les traits communs et traduit de nombreux textes pâlis relatifs à l'histoire du Siam. Il reste néanmoins très attaché à l'Indochine, que « seul un pont d'or » pourrait le décider à la quitter.

Dans le contexte du conflit mondial, le Siam tient une place particulière dans la diplomatie asiatique des puissances coloniales. Bien implantés en Inde et en Indochine, les Britanniques et les Français rivalisent d'influence auprès du royaume de Siam, seul pays indépendant entre les zones sous domination de ces deux pays européens. Officiellement neutre le Siam est marqué par une forte présence économique allemande (chemins de fer et travaux publics). Sur le plan culturel, la bibliothèque nationale est dirigée depuis 1905 par Oskar Frankfurter, sous l'égide du prince Damrong. Les relations de George Cœdès avec cet orientaliste allemand, durant la mission de 1914-1915, sont cordiales et purement scientifiques. Frankfurter est regardé comme un « savant réellement distingué ».

La France est représentée à Bangkok par Pierre Lefèvre-Pontalis, ministre de France. Celui-ci agit en sous-main pour étendre l'influence française et contenir les visées analogues des Britanniques, le tout au détriment des Allemands. Il insiste auprès de l'EFEO pour que George Cœdès revienne au Siam pour une mission plus longue. L'ambassadeur obtient satisfaction au début de 1917, lorsque George Cœdès est envoyé à Bangkok pour une durée prévisionnelle de six mois. Une fois de plus, les événements en décideront différemment.

¹⁰ Le Prince Damrong Rajanubhab, ou Ditsawarakuman Damrongrachanuphap (1862 – 1943), fils du roi Mongkut, joue un rôle déterminant dans la modernisation de l'administration et de l'enseignement siamois au tournant du XX^e siècle.

Au service du roi de Siam (1917 – 1929)

La famille Coédès s'installe à Bangkok en février 1917. George prend ses quartiers à la bibliothèque nationale, où il côtoie quotidiennement le prince Damrong et Frankfurter. Le climat y est professionnel, le prince tenant à faire de la bibliothèque un terrain neutre. Entre le prince et le savant français se développent rapidement des relations d'entente et de grande estime réciproque.

Le contexte diplomatique évolue sensiblement au cours de 1917. Après une campagne de presse savamment orchestrée par les Alliés, le Siam rompt ses relations diplomatiques avec l'Allemagne. Les bateaux de cette puissance présents en rivière de Bangkok sont placés sous séquestre. En juillet, le royaume déclare la guerre à l'Allemagne et met sur pied un petit contingent qui rejoint la France. Pris dans la tourmente, Frankfurter est démis de ses fonctions et un temps interné. Le prince Damrong approche George Coédès afin de l'inviter à prendre la suite de Frankfurter à la tête de la bibliothèque. Les pourparlers durent un mois et aboutissent favorablement à la fin août. Il sera placé hors cadre de l'EFEO afin de pouvoir être engagé par le gouvernement siamois, comme *Chief librarian*. Le contrat prend effet à compter du 1^{er} janvier 1918.

Contrairement aux premières impressions, négatives, George Coédès va se plaire au Siam. Le climat y est certes plus pesant qu'au Cambodge, mais les richesses culturelles et archéologiques produisent un grand intérêt sur lui et lui ouvrent un champ d'études indispensable à son appréhension globale de la péninsule. En outre, ce qu'il considérait à tort comme une attitude xénophobe des Siamois lui apparaît en fait comme l'expression d'un sentiment de fierté nationale du seul peuple non colonisé de la région. La vie de la petite colonie française est fort active et il y prend lui-même rapidement une part essentielle. La légation de France alimente largement le cercle social des Français, où George et Yap fréquentent particulièrement Lefèvre-Pontalis, le Consul de France Paul Petithuguenin où le jeune chancelier Chalant qui a fait ses études à Melun, patrie de la famille Carette. Le docteur Léopold Robert, issu de la Croix-Rouge et premier directeur de l'Institut Pasteur à Bangkok. Robert et sa famille deviennent rapidement des commensaux des Coédès, lui étant leur médecin personnel¹¹. Lorsqu'il quitte son bureau, George endosse les rôles de secrétaire de l'Alliance française ou de secrétaire des œuvres rattachées à la Croix-Rouge. Il devient également secrétaire de la Siam society, présidée par le roi Rama VI, le prince Damrong en étant vice-président.

À la bibliothèque les relations avec le prince Damrong sont quotidiennes. Les deux hommes échangent leurs trouvailles et leurs analyses dans les domaines archéologique et épigraphique. George apprend le siamois avec aisance, mais les échanges se font principalement en anglais.

¹¹ Le docteur Robert traitera efficacement George contre la grippe espagnole contractée en octobre 1918.

Les années de guerre éprouvent durement la famille Cœdès en France. Hippolyte décède en mars 1917. En juillet 1918 le jeune frère Paul tombe au combat dans la Marne. Cependant, la famille Cœdès continue de prospérer à Bangkok, avec les naissances de Jeanne (1917), Yvonne (1918) et Lucie (1919). Le couple officialise son union en octobre 1918 devant le Consul de France¹². Etant lui-même à la tête d'une nombreuse progéniture principalement féminine, le prince Damrong noue des relations personnelles avec les Cœdès. Les deux familles sont souvent réunies au cours de réceptions officielles ou d'invitations plus personnelles.

Au plan personnel, George Cœdès éprouve le besoin de retourner en France pour des congés administratifs. Il a en effet quitté sa famille depuis décembre 1911 et le séjour asiatique prolongé éprouve sa constitution européenne. Le congé espéré pour 1919 est reporté en 1920. La famille embarque en mai 1920 pour la France ; elle est éprouvée par la perte du petit Paul, décédé en janvier des suites d'une malaria contractée en 1915. Les retrouvailles parisiennes ont lieu début juin au boulevard de Courcelles ; George et les siens étaient séparés depuis plus de huit années. De septembre à début octobre George, Yap et les filles effectuent à Vichy un séjour en cure, à l'instar de nombreux Français d'Indochine. Les enfants Pierre et Louis restent à Paris avec leur grand-mère et leur tante Jeanne, afin de commencer à s'acclimater à la vie parisienne, car il a été décidé de les éduquer en France. George met à profit son séjour parisien pour donner une conférence à la Société asiatique, dont il est membre depuis 1906. Le retour à Bangkok a lieu en janvier 1921. La famille continue de prospérer au Siam, avec les naissances de Suzanne (1921) et Simone (1922). L'année 1922 constitue un nouveau tournant familial ; la mère de George décède en février et Jeanne devient le pivot parisien de la famille. Son rôle devient d'autant plus primordial qu'elle est désormais une sorte de seconde mère pour Pierre et Louis, âgés de 8 et 7 ans.

George Cœdès se rend très régulièrement sur le terrain afin d'appréhender au plus près le riche matériel archéologique siamois. Il emmène souvent Yap dans ces tournées en pleine nature, carnets de notes et papier d'estampage dans les mains. Des voyages sont également organisés en compagnie du prince Damrong et d'une suite d'autorités ou de fonctionnaires. Dans ce cas George voyage seul, mais apprécie le confort et la logistique déployés autour du prince. Des visiteurs de marque étrangers accompagnent parfois le royal équipage¹³. Ainsi le territoire siamois est patiemment quadrillé par George Cœdès, d'Ayuthia à Kompong Phet, et de Lopburi à Xieng-Mai, en passant par Sukhôtai. La création d'un service archéologique s'impose logiquement à George Cœdès come une nécessité incontournable. Le prince Damrong le suit dans cette voie ; décision est prise en octobre 1923 de créer ce service en janvier 1924. Une première liste de monuments anciens est publiée au Journal Officiel du Siam en avril 1924, accompagnée de notes relatives aux principes d'archéologie (fournie par Henri Marchal) et aux modalités d'exécution des fouilles (produite par Henri Parmentier). Le cadre du service archéologique motivera de

¹² Un des témoins de Yap est le prince siamois *Mom Chao* Udom Direklab, directeur général adjoint au ministère des Finances.

¹³ Telle la comtesse de Beauchamp au début des années 1920.

nombreuses tournées, effectuées avec le prince Narisra et le major Erik Sainenfaden, officier danois placé à la tête de la Gendarmerie siamoise et archéologue à ses heures de loisir. L'architecte italien Ercole Manfredi est placé auprès de George Cœdès au sein du service archéologique. La fin de l'année 1924 est marquée par un voyage officiel de trois semaines à Angkor en compagnie du prince Damrong et d'une suite restreinte à trois fonctionnaires siamois. Le groupe est reçu au palais royal à Phnom Penh au terme de la tournée archéologique.

L'année 1925 est marquée par un deuxième congé en France, long de près d'une année et qui est l'occasion de renouer avec la traditionnelle villégiature estivale à Belle-Île. Les garçons y prennent pour la mer un goût dont ils ne se départiront plus. Entre-temps ils sont entrés au lycée Carnot où ils feront toutes leurs études secondaires.



Ill. 2. Tournée à Lampang, 1923. Le prince Damrong est entouré de deux membres de sa famille. Derrière lui se tient l'architecte Ercole Manfredi. George Cœdès est le premier à droite.

Au printemps 1926 est créé l'Institut royal de littérature, archéologie et beaux-arts de Siam, présidé par le prince Damrong et ayant George Cœdès pour secrétaire. Deux ans plus tard George Cœdès représente l'Institut au 150^e anniversaire de la Société des arts et lettres de Batavia. Il y effectue une tournée archéologique sous la conduite de l'archéologue néerlandais Pieter Van Stein Callenfels et découvre à l'occasion la technique de reconstruction des monuments dite *anastylose*. L'action de George Cœdès dans la péninsule est dignement louée au cours d'un éloge qui résume la portée de ses travaux : « Nous vous saluons comme un véritable fondateur d'empire, non plus à la façon des grands conquérants, mais à la façon des grands penseurs, fondateur pacifique d'un empire paisible et solide qui survivra à toutes les vicissitudes, révoltes et luttes et que rien ne pourra rayer du livre d'or de l'histoire où vous l'avez inscrit ».

Durant son séjour siamois, George Cœdès poursuit ses études en relation avec le Cambodge, au cœur de sa production scientifique. Il consacre logiquement au Siam une part sensible de ses publications. La dynastie de Sukhodaya, les temples et les inscriptions du Siam font l'objet de textes publiés depuis Bangkok, tout autant que les résultats des fouilles archéologiques entreprises dans les provinces siamoises. La linguistique et l'écriture siamoises enrichissent également les travaux du savant qui maîtrise désormais un grand nombre de langues étrangères. Ses travaux associent régulièrement Jean Burnay et Robert Lingat à ses côtés.

Le rythme des congés en France est désormais inscrit de façon régulière. Au printemps 1929 la famille se réunit à nouveau à Paris, dans un appartement loué rue de Tilsitt. En avril George Cœdès représente l'Institut royal au jubilé de l'Institut archéologique de l'Empire allemand à Berlin. Une partie de l'été se déroule à Belle-Île et dans le Morbihan. Ce séjour en France est marqué par des turbulences à la tête de l'EFEO. Depuis 1926, le directeur en titre est Léonard Arousseau, l'ami avec qui George Cœdès a fraternisé à Hanoi en 1912. Rapatrié en France en 1927 pour raison de santé, il met fin à ses jours au début de 1929, plongeant ses amis et collègues dans la consternation. Son intérim est assuré par Louis Finot, dont il avait pris la suite. Dans le courant de l'année Finot informe Cœdès de son souhait de le voir prendre sa suite. Le choix n'est pas aisé pour George Cœdès, du fait de son engagement auprès du Siam et de son congé en cours en France. La situation se décante au cours de l'été ; en juillet l'officialisation de la nomination est attendue par Finot : « Vous savez combien je suis heureux de vous remettre notre vieille école et de penser qu'avec vous elle va repartir pour de nouveaux succès », écrit Finot à son ancien disciple.

Le retour de France a lieu à la fin octobre 1929. La famille effectue à Bangkok un bref séjour de deux mois pour régler les questions matérielles et liquider la situation administrative avec l'administration siamoise. C'est le 13 janvier 1930 que se fait l'arrivée à Hanoi, aussitôt marquée par un dîner chez le Gouverneur général de l'Indochine, Pierre Pasquier.

À la tête de l'EFEO (1930 – 1946)

Lorsqu'il prend ses fonctions de directeur de l'EFEO, George Cœdès y est entouré d'un nombreux personnel ; membres chercheurs en grande majorité européens et de tous horizons, lettrés annamites, techniciens et personnels administratifs en très grande majorité asiatiques. Ses activités combineront production scientifique propre et direction de l'activité des personnels de l'École. Devant le vaste champ d'intervention de l'EFEO, le propos se limitera aux axes essentiels selon lesquels George Cœdès impulse l'action de l'École, qu'il incarne et qui se retrouve en lui.

Pendant tout son directorat George Cœdès reste en relation étroite avec Louis Finot. Il résumera plus tard en quelques mots cette forme de complicité personnelle et professionnelle : « Finot resta pour moi le plus efficace des conseillers, le plus discret des guides ». Dans ses fonctions il est secondé par Victor Goloubew, affectueusement surnommé « Golou ». La plupart des membres qui l'entourent demeureront des

relations personnelles durables, dont il suivra et accompagnera la carrière, même après son départ.

Loin de rester sur les acquis, George Cœdès encourage la novation dans la recherche, ainsi que la promotion et la valorisation des connaissances accumulées par l'École. Il s'agit là d'entretenir et de susciter l'intérêt des décideurs vis-à-vis du soutien matériel de l'institution, tout autant que de diffuser le savoir auprès du public. Les publications de « vulgarisation » sont encouragées par le directeur, qui se met personnellement à contribution. On peut à cet égard citer l'ouvrage « Pour mieux comprendre Angkor » qu'il publie en 1943. Les conférences publiques avec projection d'images, les entretiens radiophoniques sont autant de moyens de diffusion. Marqué par l'expérience néerlandaise en matière d'anastylose, Cœdès envoie Henri Marchal en mission à Java dès 1930, afin de s'initier à cette technique. Elle est ensuite rapidement testée sur la reconstruction de Banteay Srei avant d'être généralisée. En matière de recherches archéologiques, Goloubew se montre tenté par l'emploi de moyens aéronautiques pour démultiplier les possibilités d'analyse et d'interprétation du paysage. George Cœdès, qui a été séduit par l'aviation dès ses balbutiements, encourage cette voie et obtient l'assistance de l'aéronautique militaire pour effectuer des couvertures photographiques aériennes de la région d'Angkor. Les premiers résultats spectaculaires sont obtenus dans une meilleure compréhension du système hydraulique conçu par les Khmers qui ont bâti Angkor.

Les qualités scientifiques et de direction déployées par George Cœdès sont payées de retour par son entourage. En 1930 la « Société chinoise d'encouragement de l'enseignement de la langue française » lui offre son buste en bronze. En avril 1940 les personnels de l'EFEO se cotisent pour lui offrir une plaque métallique célébrant ses dix années à la tête de l'École.

La famille Cœdès réside dans le logement de fonction mis à sa disposition à deux pas des bureaux, en plein centre de Hanoi. De temps à autre, le directeur emmène son épouse et ses filles en tournée sur les sites archéologiques. Fidèle aux habitudes acquises au Siam, il complète ses activités professionnelles par un engagement au sein d'œuvres ou d'associations, telle la Croix-Rouge. Le rythme des congés en France se poursuit ; en 1933 la famille repart à Paris et passe l'été à Belle-Île et dans le Morbihan. George et Yap célèbrent leur mariage religieux en octobre. Le séjour est mis à profit pour présenter de multiples conférences, à Paris, Strasbourg, Leyde et Londres, notamment.

En 1936, le fils cadet Louis rejoint la famille à Hanoi, où il effectue son service militaire avant d'entrer dans la vie active. L'année suivante les Cœdès sont réunis au complet à Hanoi, lorsque Pierre, élève officier au long cours, y effectue une croisière d'instruction.

En juin 1939 la famille se rend à nouveau en France, pour un congé de dix mois. C'est l'Angleterre qui fait office de villégiature estivale pour Pierre et ses sœurs. Les événements internationaux précipitent la situation à la fin septembre. La famille

rebarque afin que le directeur de l'EFEO rejoigne son poste avant le déclenchement des hostilités.

Une fois de plus, la guerre mondiale tient George Cœdès éloigné de la partie de sa famille restée en France. Jeanne redevient le pivot central, entre les fils mobilisés et ses parents, spectateurs impuissants des événements. Pierre est mobilisé dans la Marine nationale ; après avoir navigué en Méditerranée il est affecté en Tunisie en 1942. Louis, mobilisé dans la défense aérienne du territoire, part en captivité à l'armistice. La famille est privée de nouvelles jusqu'en décembre 1940. Il est alors dans un Oflag situé dans le Harz à 30 km de Göttingen. Entre-temps, deux des filles se sont mariées, avec des marins de carrière. L'une vit à Saïgon où son mari est embarqué sur un aviso et prend part au combat de Koh Chang. L'autre habite à Hanoi où son mari, descendant de Terre-Neuve, est affecté.

Lors du coup de force japonais du 9 mars 1945, les deux gendres marins sont en captivité. Les relations épistolaires entre Hanoi et Saïgon sont maintenues, au gré des liaisons aériennes empruntées par des relations professionnelles ou personnelles transformées en messagers. De son côté, la famille basée à Saïgon fait parvenir à Hanoi du ravitaillement alimentaire. En tant que directeur de l'EFEO George Cœdès se trouve confronté aux réalités du mouvement vers l'indépendance du Vietnam. Au début, il note que : « À l'école, rien de changé en fait malgré un petit soviet. Le personnel est digne, fidèle, affectueux. Les Français recueillent en ce moment le fruit de leur attitude passée envers les Indochinois ». En juillet, il ajoute avec inquiétude : « nous ne savons rien de nos amis et parents du Cambodge ». Le 21 août la situation prend une autre tournure, les Français sont expulsés de l'école, la famille Cœdès loge à l'hôtel Splendide dans un « camping à cinq ». Le pavillon rouge à étoile jaune flotte sur les bâtiments de l'école et le jardin sert de lieu d'entraînement au personnel administratif. Le mobilier personnel des Cœdès a été bradé ; ils ont juste pu conserver les vêtements et l'argenterie. Les collections scientifiques personnelles (livres, bibelots) sont en caisses à l'école.

Au printemps 1945, Pierre participe à la libération de la poche de Royan comme observateur d'aéronautique navale. Louis revient de captivité en juin. Lorsque le régime vietminh s'installe à Hanoi en présence de l'armée chinoise, George Cœdès rapporte que les membres de la famille sont « très diminués et passablement humiliés ». Il ajoute en conservant du recul que : « Les véritables victimes, ce ne sont pas nous, ce n'est pas le Chinois, qui s'enrichit honteusement, c'est le petit vendeur annamite qui ne demande qu'à vendre, mais est terrorisé par une bande de vauriens qui l'en empêchent ».

À l'aube de ses soixante ans, George Cœdès avait formé le projet d'une retraite en Indochine. La situation annihile cette perspective, tout autant que l'évolution du statut de l'École. Bien que non engagé dans les mouvances politiques de la guerre, il se sent évincé de fait et organise dès que possible son rapatriement en France. En

passant par Saïgon à la fin du printemps, il s'envole avec sa famille en quittant « notre vieux Cambodge dont je sens bien que j'aurai une terrible nostalgie ».

À Paris, c'est Jeanne et l'appartement du boulevard de Courcelles qui font office de pivot central de la famille en pleine recomposition géographique aux lendemains de la guerre. Simone, rentrée de Hanoi avant ses parents au début de 1946, y cohabite avec Louis fraîchement marié à son retour de captivité. George et Yap logent de leur côté à l'hôtel Cécilia, avenue Mac Mahon. Les repas sont pris en commun boulevard de Courcelles.

Un automne parisien (1947 – 1969)

Les premiers temps parisiens, s'ils permettent les retrouvailles familiales, suscitent une forme de découragement pour George Coédès ; « Que puis-je faire dans une chambre d'hôtel, sans livres, sans même une véritable table pour écrire ? », exprime-t-il à sa fille Suzanne, qui rentrera de Saïgon à la fin de 1947. Il reprend le chemin de « l'orientalisme parisien » à la fin 1946, en commençant un cycle de conférences à Paris et à l'étranger. Dans le courant de l'automne s'annonce la perspective d'une nomination comme conservateur du musée d'Ennery à la suite de Paul Pelliot, décédé en 1945. Officialisée le 15 janvier 1947, cette nomination permet au couple Coédès d'emménager en avril dans le logement de fonction situé au dernier étage du musée au 59 de l'avenue Foch. Les caisses de livres et bibelot conservées dans les locaux de l'EFEO à Hanoi lui sont remises à la même époque, grâce aux bons soins de Louis Malleret.

George Coédès entame une partie de sa vie qui sera consacrée à la transmission de son savoir et à l'attribution de marques d'honneur s'inscrivant dans le prolongement de celles dont son parcours était déjà jalonné. Nommé directeur honoraire de l'EFEO en août 1947, il dispense plusieurs cours de langues orientales ou en relation avec les civilisations asiatiques dans divers organismes ; École nationale des langues orientales vivantes, École nationale de la France d'outre-mer, Sorbonne, etc. Admis à l'Académie des Sciences coloniales en octobre 1948, il est reçu à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres en février 1958. Il en était membre correspondant depuis 1934. Son épée d'académicien, dessinée par Jean-Yves Claeys et confectionnée par Robert Mercier, chef des travaux pratiques à l'EFEO, lui est remise par Albert Sarraut devant un parterre d'ambassadeurs représentant tous les pays d'Extrême-Orient de l'Inde au Japon. C'est également en présence d'Albert Sarraut et de la princesse Ping Peang Yukanthor qu'il est fait officier de la Légion d'honneur par le ministre des États associés Letourneau en mars 1952, conjointement aux manifestations célébrant le cinquantenaire de l'EFEO en présence du Président de la République à la Sorbonne. Enfin, à l'occasion de ses 75 ans, George Coédès se voit offrir une médaille d'or par Jean Boisselier au musée Guimet devant une assistance rassemblant notamment la princesse Yukanthor, l'ambassadeur de Thaïlande, le prince Dhani Nivat et des enfants du prince Damrong.

De nombreux étudiants se suivent avenue Foch dans le bureau du maître, qui dispense son savoir en particulier à de futurs acteurs de l'archéologie ou de la connaissance ethnologique asiatiques. Citons en particulier le prince Subhadradis Diskul, fils du prince Damrong.

Les publications se poursuivent régulièrement jusqu'aux derniers jours du professeur qui ne passe pas un jour sans songer à « son » Cambodge et à la chère Thaïlande. Ces deux pays maintiennent leur attachement au couple Cœdès régulièrement invité dans leurs ambassades. La visite officielle du Prince Norodom Sihanouk en 1964 donne lieu à d'émouvantes retrouvailles.



III.3. Remise de l'épée d'académicien par Albert Sarraut, le 28 février 1959 au musée Guimet.

La nombreuse famille issue du couple Cœdès l'entoure dans sa vie parisienne, au gré des affectations professionnelles. Tous les enfants ont l'occasion de résider pour un temps plus ou moins long dans l'ancien hôtel particulier qu'est le musée d'Ennery.

Le lien physique avec l'Extrême-Orient n'est pas complètement rompu. Démobilisé après la fin de la guerre, Pierre rempile en 1950 dans l'Aéronautique navale et se trouve basé à Tan Son Nhut en 1954. Au cours d'une mission à Paris, il rencontre chez ses parents le roi Suramarit du Cambodge en personne. Celui-ci lui demande de prendre la tête de la Marine cambodgienne en cours de création. Nommé Chef d'État-major de la Marine royale khmère en mars 1955 avec le grade de commodore, il met sur pied toute l'organisation accompagnant une petite flotte composée d'une soixantaine de bâtiments de taille moyenne. Il retrouve également pour un temps son jeune frère Louis, envoyé au Cambodge pour prendre part à la création d'une banque privée. À la fin des années soixante Pierre Cœdès prend la direction de la Marine marchande cambodgienne. Envisageant de prendre sa retraite sur place, il est pris dans les événements qui accompagnent la prise du pouvoir par les Khmers rouges et

quitte discrètement le pays en 1970/71. Il naviguera au commerce en mer de Chine et dans le golfe de Siam, jusqu'à son retour en région parisienne en 1978¹⁴.

Le quotidien du couple Cœdès au plan personnel est rythmé par les promenades au bois de Boulogne et dans le quartier environnant l'avenue Foch. Les séances à l'Académie sont invariablement suivies d'un repas dans un grand établissement du boulevard Raspail, tandis qu'un célèbre salon de thé du Trocadéro est fréquenté les dimanches après-midi. Quelques réceptions mondaines font vibrer le grand salon du logement de l'avenue Foch, plus habitué aux réunions familiales. George et Yap ont la joie de devenir arrière-grands-parents en 1962, en étant déjà dix fois grands-parents.

L'état de santé de Yap se détériore à la veille 1969 et provoque son décès à la fin février. Le terme à une vie commune de près de 67 ans porte un coup sans remède à George Cœdès, heureusement entouré de sa famille. Il ne résistera cependant guère à cette solitude et rejoint la compagne de sa vie en octobre 1969.

*

* *

Au terme de ce parcours, nous pouvons aborder la conclusion en affirmant que, par l'esprit, par le cœur et par le quotidien la vie de George Cœdès est demeurée indissociable de l'Asie du sud-est. Et ce, durant les 67 années qui s'écoulèrent entre 1902 et 1969. Quelle passion quelle constance, quelle richesse ! Le savant, l'homme de cœur, l'homme privé fut tout à la fois plongé dans cet univers qu'il avait choisi dès l'adolescence. Son épouse Yap en fut, sinon le moteur, du moins un puissant « carburant » pour employer une image un peu triviale.

Sa haute stature intellectuelle fut unanimement reconnue ; il côtoya les plus hautes sphères intellectuelles et de pouvoir. Mais jamais il n'oublia de rester lui-même, aussi assuré que simple en toutes circonstances. Respecté de son entourage, il accorda toujours sa considération, non en proportion de la « position sociale », mais par simple considération humaine. L'impression personnelle que l'auteur en conserve en tant que petit-fils lui a été confirmée par ceux de notre entourage commun suffisamment plus âgés que lui pour l'avoir abordé comme adultes eux-mêmes.

¹⁴ Dernier témoin de sa génération, il nous a quittés en 2015 à l'âge de 101 ans.

En dépit de sa réputation universellement reconnue, il n'a jamais prétendu établir une somme de connaissance, fixée à titre définitif. Il a toujours clairement exprimé que ses travaux étaient susceptibles de compléments, voire de correction. Citons à cet égard une anecdote significative de cette modestie scientifique. Découvrant le *Pèlerin d'Angkor* de Loti avant de se rendre sur les lieux, il en fait à sa famille une critique assez nette, se demandant en substance où Loti était allé chercher cela ! Après avoir visité la région d'Angkor, il révisé humblement sa première impression : « Je reconnais avec joie que cet homme a ressenti comme personne et rendu, comme lui seul sait le faire, certaines impressions cambodgiennes ».

Pour terminer, laissons la parole à George Cœdès lui-même en citant quelques lignes tracées de sa main en juin 1946, à quelques heures de son embarquement définitif pour la France : « Il y a peu de routes [il parle de la péninsule indochinoise] que je n'aie parcourues, peu de régions que je n'aie visitées. J'ai couru le Siam de Xieng-Mai à Ligor, de Kampeng Phet à Prachin. J'ai traversé la Malaisie en chemin de fer et caboté le long de sa côte orientale. J'ai visité Java. Je connais donc par expérience personnelle les pays dont j'ai fait l'objet de mes études. ... Mon principal mérite ... est d'avoir toujours cherché à rattacher le passé au présent et d'avoir puisé dans la connaissance de celui-ci les éléments d'interprétation de celui-là ».